

Elle quitte Bertine étonnée, elle s'avance vers Larnaudet :

—Vous ne lui avez rien dit... fait-elle à voix basse.

—Je lui ai dit que sa mère était une sainte, que son père était coupable... Je lui ai dit aussi que seule, Liette, vous pouviez lui nommer son père...

—Richard !

—... si vous lui pardonnerez ?

Elle revient lentement vers Bertine. Un dernier combat en elle. Va-t-elle, ainsi, donner son pardon à celui par la faute duquel elle a souffert ? Mais déjà le bonheur d'avoir retrouvé sa fille a effacé toute rancune dans son cœur !... Elle se dit qu'elle n'a pas le droit de priver Bertine des caresses paternelles... Elle pardonne...

—Bertine, dit-elle... en montrant Richard tremblant, donne-lui la moitié de ta tendresse. Tu n'as donc pas deviné qu'il est ton père ?...

Elle vient s'agenouiller devant lui. Il passe sa main, que secouent des frissons, tout ému, sur la tête de l'enfant, dans ses cheveux... Il n'ose pas l'embrasser. Il s'en trouve indigne encore.

Et il bégaye, d'une voix presque indistincte :

—Je t'aimerai bien ! Oh ! je t'aimerai bien, mon enfant !

Mais Liette prend Bertine et la met dans les bras de son père.

Et le père et la fille s'étreignent alors, silencieusement.

Milberg était sorti. On le vit tout à coup rentrer avec Charlot. Le jeune garçon n'était pas prévenu qu'il allait trouver là son amie, de telle sorte que surpris, sans parole, il semblait hébété par tant de bonheur.

Et ce fut ce sentiment qu'il traduisit, quand il eut recouvré la voix :

—C'est donc vrai, Bertine, c'est donc vrai qu'on peut être heureux ?

—Plus heureux que tu ne crois, mon Charlot, car j'ai retrouvé mon père et ma mère... qui t'aimeront comme ils m'aiment et qui ne voudront pas nous séparer.

Et la jeune fille lui montra Liette et Richard l'un près de l'autre.

—Et moi aussi, ma Bertine, j'ai trouvé quelqu'un qui a eu pitié de moi... M. Milberg, qui a promis de me garder, de s'intéresser à moi, de faire de moi un homme instruit...

Ce fut ainsi que la journée se passa dans ces effusions. Maintenant Richard et Liette parlaient de l'avenir.

Richard quitterait Paris. Il achèterait une propriété dans les Ardennes, aux environs de Charleville, afin que Liette ne fut pas loin de Marie-Thérèse, afin que Bertine non plus, ne fût pas loin de Charlot, Milberg mettrait celui-ci en pension ; mais Richard et Liette, remariés ainsi que la loi leur en donnait le droit, garderaient Bertine auprès d'eux ; ils l'instruiraient eux-mêmes ou bien lui donneraient des professeurs ; ils avaient été si longtemps privés d'elle qu'ils ne voulaient plus s'en séparer.

Et leurs pensées, descendant plus loin dans l'avenir, voyaient Bertine et Charlot aux bras l'un de l'autre.

Si riche qu'il fût, Richard jugeait que l'affection des jeunes gens l'un pour l'autre était trop profonde, cimentée, rendue indissoluble par trop de misères, pour qu'il fût possible de la briser.

Ils s'aimaient depuis longtemps. Ils s'aimeraient toujours.

Quand Milberg avait demandé à Charlot quelle était la profession qu'il voulait embrasser, le jeune homme avait répondu sans hésiter :

—Je voudrais être soldat. Je m'engagerai quand vous jugerez que mon instruction sera suffisante pour me permettre, en travaillant, d'arriver à être officier.

Et comme il avait fait cette réponse devant Liette et Richard, le banquier lui avait dit :

—Et lorsque tu auras ton premier galon d'officier, Charlot, tu viendras chercher Bertine...

Une seule ombre sur le bonheur de Charlot en ce jour-là.

Il fit sa confidence à son amie :

—Et Crique, mon pauvre Crique ?

—Crique est près de nous, mon Charlot ; mais il n'ose se montrer. Il craint la justice. Il est coupable. On le condamnerait.

Il a quitté Borouille ?

—Oui, pour ne jamais plus retourner avec lui. Il a honte de ce qu'il a fait... Il voudrait réparer le passé...

—Nous le sauverons, Bertine. C'est notre devoir puisqu'il se repent. Dis lui de se cacher toujours. Dans quelque temps, nous nous confierons à ta mère et nous la prierons de donner à Crique de l'argent pour qu'il passe en Amérique. Il est intelligent et industrieux. Je suis sûr qu'il sera honnête. Il réussira, là-bas, à vivre, peut-être à se créer de l'aisance.

—Je te le promets, mon Charlot...

Elle hésitait. Elle paraissait avoir encore quelque chose à dire.

—Qu'est-ce que tu as, ma Bertine ?

—Es-tu complètement heureux, toi, Charlot ?

Il baissa la tête et rougit.

—Non, fit-il à voix basse.

—Veux-tu me dire pourquoi ?

—Parce que je pense que j'ai aidé Borouille à voler... alors, je me dis que je ne retrouverai de tranquillité que lorsque j'aurai remboursé au général Auberpin ce que Borouille lui a pris.

Bertine embrassa Charlot.

—J'avais la même pensée, mon ami. Je dirai cela aussi à ma mère. Elle connaît déjà ce vol, puisque tu ne le lui as pas caché. Elle comprendra tes remords et ton désir. Rassure-toi. Et maintenant tu n'as plus rien ?... Tu es complètement heureux ?...

Il l'attira doucement et l'embrassa sur les yeux.

—Oui, dit-il, puisque tu m'aimes encore !

—Si je t'aime ! dit-elle. Oh mon Charlot !

V

Le sort de Crique fut réglé ainsi que les jeunes gens l'avaient imaginé. Liette se chargea de tout ce passé douloureux, aidée par Richard et par Milberg qui, ayant donné sa démission, avait reconquis sa liberté.

Il est un personnage que nous ne pouvons oublier et qui a joué un rôle important à quelques endroits de ce roman : le brave Papillon.

Bertine et Charlot lui étaient trop reconnaissants du service qu'il leur avait rendu dans la neige de la forêt de Trélon pour ne pas lui faire la vie très douce.

Papillon, sur ses trois pattes, était maintenant le compagnon inséparable de Bertine dans ses courses à travers la campagne ardennaise.

Richard avait bien fait la grimace.

—Il n'est pas beau, ton ami... avait-il dit à Bertine.

—C'est vrai, mais sans lui, tu n'embrasserais pas ta fille...

Et tout à coup riant de toutes ses forces :

—Et puis, père, si tu savais comme il s'entend à faire la contrebande !

Papillon écoutait cela, grave et fier.

Et Richard, souriant, n'avait plus insisté.

VI

Une dernière tristesse pourtant, — comme un rappel du passé déjà lointain, — éclata dans le calme, après des années écoulées.

Mais elle n'atteignait que Marie-Thérèse et Henri de Milberg.

Un jour, Marie-Thérèse arriva au château de Moncorney, où habitait Liette avec son mari.

Elle était d'une pâleur étrange. Ses yeux avaient un regard affolé.

Quand elle fut seule avec Liette, elle déplia un journal et lui lut le récit d'une exécution capitale qui venait d'avoir lieu sur la place de la Roquette, à Paris.

Le condamné avait été arrêté pour meurtre d'un garçon de recette et reconnu, au cours de l'enquête, pour être l'auteur de plusieurs autres assassinats et de vol avec effraction.

C'était un misérable dont le cynisme avait épouvanté Paris tout entier.

C'était Borouille.

En allant vers la guillotine, quand la porte de la Roquette s'était ouverte devant lui, il s'était arrêté, avait promené son regard sur la foule venue pour le hideux spectacle.

Et il avait dit :

—Les frangins sont là ? C'est bon.

Et il avait reçu le coup sans faiblesse.

—Borouille ! répétait Liette en frissonnant ; car elle pensait que celui-là avait été le compagnon de Charlot, le compagnon de sa fille !

Mais Marie-Thérèse tombait dans ses bras presque évanouie.

—Et je ne vous ai pas tout dit...

—Quoi donc ?

—C'était mon fils !

Milberg s'attendait depuis quelques jours à cette exécution.

Lorsque les journaux de Paris lui en apportèrent la nouvelle, il essuya son front chargé de sueur, puis tout à coup, il courut à la chambre où travaillait Charlot.

Et, comme pris de folie, il se mit à embrasser le jeune homme, répétant d'un ton égaré :

—Toute ma vie est en toi, Charlot... toute ma vie...

—Oh ! mon bienfaiteur, mon père !... mon père !

—Ton père, oui, appelle-moi désormais ton père !...

Et il ajouta, plus bas, pour lui-même :

—Là sera l'oubli... La réparation !... ;